

1 Du Sénégal au Mali

Dans le hublot, l'aéroport de Dakar flotte sous une coupole de lumière blanche. Nos pieds ne sont plus séparés de l'Afrique que par quelques dizaines de mètres. Tout autour, l'obscurité est d'un noir d'encre. Le grand voyage vient à peine de commencer, et déjà il a imposé ses trois premières heures de retard. À Milan, tout était prêt pour le départ. Ceintures attachées, portes fermées. Lorsqu'un grand raffut s'est fait entendre au milieu de l'avion. Un passager s'est mis à hurler, il a tenté de retirer son T-shirt bleu avec l'inscription *Italie*. L'hôtesse continuait à l'inviter à attacher sa ceinture de sécurité, et lui, il était sur le point d'enlever celle de son pantalon. Un grand gaillard d'une trentaine d'années. Va savoir depuis combien de temps il avait quitté l'Afrique. Ils le retournaient à l'envoyeur, accompagné d'un document d'identification remis au commandant. Comme pour les transports de valeur ou les animaux en cage embarqués dans la soute. Dans le Monopoly de sa vie, il avait fini par piocher l'imprévu, ce coup perdant que représente un arrêté d'expulsion pour un immigré. Son entrée dans la longue cabine du MD11 a été le seul moment où il a pris conscience qu'il avait un pouvoir en Europe. Un avion entier, l'équipage, plus de deux cents passagers. Le tout entre ses mains. Lui, il a compris. Il a attendu. De sa place, il ne voyait pas les pilotes, mais il a deviné. Et quand le feu vert du décollage a été donné, il a joué sa dernière carte.

L'esclandre suit son cours. Pour commencer, les hôtesse accourent: « Calmez-vous s'il vous plaît. » Puis arrivent les stewards, un peu plus costauds: « Si vous n'arrêtez pas, nous avertissons le commandant de bord. » Enfin voici le commandant en personne, veste impeccable et galon d'or à la

casquette: «Je vous en prie, nous allons être obligés d'appeler la police.» Au bout d'une heure de bras de fer, la police monte à bord. Mais que voulez-vous dire à un gars de trente ans qui est en train de perdre tout ce sur quoi il a investi? Que s'il ne se tient pas bien, vous l'arrêtez?

Et pourtant un homme assis en première classe, au troisième rang, pourrait tenter de le calmer. Il s'agit de Karamoko El Hadji, un célèbre marabout du Sénégal. Pendant l'embarquement, les passagers sénégalais l'ont reconnu, ils se sont inclinés devant lui et lui ont serré la main en lui souhaitant tout le bien du monde, ainsi qu'à ses deux femmes qu'il a laissées à Banjul en Gambie et à Dakar. El Hadji porte un gris-gris sur la poitrine, une cartouche de cuir attachée à son cou et à sa taille et contenant un verset du Coran inscrit sur un petit rouleau de papier. Au-dessus de son annulaire droit décharné, une capsule d'argent remplie de poudre verte s'élève comme une tour.

– Ça, explique Karamoko El Hadji en indiquant le gris-gris, c'est contre le mal. Ça te protège si on te tire dessus ou si tu reçois un coup de couteau. L'anneau, lui, il dit que tu as du pouvoir. Et les gens te le reconnaissent.

– Mais qui aurait intérêt à tirer sur quelqu'un comme vous?

– Va savoir. Si tu te promènes à certaines heures, la nuit par exemple, ça peut arriver.

– Le titre d'El Hadji signifie que vous avez fait le Pèlerinage?

– Un Hadji? Moi? Non, pas encore, sourit-il en baissant les paupières. Ça coûte tellement cher d'aller à La Mecque. Mais pourquoi on ne part pas?

Les marabouts sont de grands voyageurs. Ils n'ont même pas besoin de déplacer leur corps. Chaque jour, à l'heure de chacune des cinq prières, où qu'ils soient, ils vont à La Mecque et en reviennent. La loi de Dieu n'exige pas de montrer passeports et visas. La loi des hommes si. Ainsi le motif du remue-ménage autour de ce siège situé une vingtaine de rangs derrière le sien lui échappe-t-il entièrement.

– Ça suffit! Reste tranquille ou on te débarque, hurle un agent au fond.

En général, personne ne veut se retrouver en prison. Les citoyens respectueux de la loi ne le souhaitent pas, même le criminel le plus sanguinaire. Mais ce soir le monde tourne à l'envers pour ce gars-là. Et il finit par obtenir gain de cause. Temps écoulé: trois heures et douze minutes. Tout le monde est content. Le concept d'autorité a été gratifié, les passagers italiens applaudissent le policier, le commandant peut de nouveau libérer la puissance des turbines. On part. Le coupable d'un tel outrage passera encore quelques jours en Italie. Jusqu'à la prochaine tentative de rapatriement. Voire la prochaine arrestation. Et pourtant, ce qui l'empêche de rester en Europe, c'est un bout de papier: vingt-cinq centimètres sur quinze, une photo d'identité, quelques gouttes d'encre, un cachet. Dans l'Italie de la mafia, des corrompus et des corrupteurs devenus ministres et députés, de leurs lois pro-voleurs, malheur à l'étranger dépourvu de ce bout de papier. Mais combien a coûté l'esclandre de ce soir? Trois agents en service de nuit, la voiture avec le gyrophare bleu sous la carlingue, un avion dont les turbines tournent au ralenti pendant trois heures, les heures sup pour les pilotes et l'équipage, le billet déjà payé, le juge qui instruira le procès, l'avocat d'office aux frais de l'État, la bureaucratie, les jours de cellule, les papiers pour le nouveau rapatriement et peut-être un autre vol qu'il faudra bloquer à terre. Ça coûterait beaucoup moins cher de délivrer un permis de séjour. Mais la politique a besoin de précieux esclandres. Sinon, comment justifierait-elle son consensus?

Pensées en liberté. Encore fixées dans l'esprit, les images du visage effrayé de ce garçon encadré par trois agents, un devant et deux derrière. Qui le poussent gentiment entre les sièges vers la sortie de l'appareil. Impossible de savoir qui il est ou de s'enquérir de son histoire pour comprendre quelle erreur il a commise et ce qu'il s'attendait à trouver. C'est un clandestin. Une nouvelle classe sociale dans l'Europe du XXI^e siècle. Un homme invisible, qui ne compte pas, qui n'existe pas. Lorsqu'il est passé à côté de Karamoko El Hadji, même celui-ci n'a pas daigné le regarder.

Maintenant que nous avons atterri, le souvenir de ces yeux rougis par la tension et les larmes demeure: immobile, dans

l'obscurité qui efface visages et paysages dès qu'on sort de la coupole lumineuse de l'aéroport de Dakar. De grands yeux hagards au milieu des pensées ralenties par la fatigue. Le vieux taxi éclaire la route de ses faibles phares. Au bout d'un kilomètre à peine, il se range sur le côté droit et s'arrête. La portières'ouvre. Une femme monte, sombre comme la nuit et grande comme un joueur de basket. Seules sa voix, les demi-lunes de ses seins énormes, la minijupe moulée sur ses cuisses trahissent sa féminité.

– On va à ton hôtel, ordonne-t-elle sans préambule.

– Quoi?

– Dis au chauffeur le nom de ton hôtel. On y va, insiste-t-elle.

Le chauffeur se retourne et attend une réponse. Qui ne peut être que positive.

– Alors? demande-t-il.

– Pas question. Faites-la descendre s'il vous plaît.

Ils parlent entre eux en wolof. Puis elle retente sa chance. Elle regarde en silence. Sa présence est invisible, on en devine la silhouette dans l'obscurité. La voiture tangué à chaque mouvement. Ses poumons expirent lentement. Sa peau exhale un parfum douceâtre d'essences et de sueur. Sur le cou, soudain, sa main moite qui se matérialise:

– Je viens dormir avec toi cette nuit. Donne-lui l'adresse, s'il te plaît, ajoute-t-elle en français.

– On ne va dormir nulle part. Moi je vais à la gare.

– À la gare? Mon Dieu, et où vas-tu? Il n'y a pas de trains à cette heure-ci.

– Si tu veux, je t'amène à la gare. Ou alors dis-moi où tu veux aller. Je t'offre la course.

– À ton hôtel.

– Je n'ai pas d'hôtel.

Elle jure en wolof. Maintenant elle s'en prend au chauffeur. Elle l'accuse de lui avoir fait perdre son temps. Et lui, il l'oblige à descendre.

– Ces filles, commente-t-il au bout de quelques kilomètres de silence, le boulot qu'elles font est indécent.

L'absence totale de réponse le convainc qu'il vaut mieux changer de sujet. L'aube est proche et l'hôtel n'a que quelques heures de sommeil à offrir.

La gare de Dakar est un éblouissement de couleurs. Elle se cache dans un coude de la route encombrée et polluée qui descend vers le port de commerce. Le parking renvoie le jaune d'une vingtaine de taxis. La façade resplendit du blanc typique des architectures coloniales. L'horloge marque 13 heures. Vers la gauche, la rue étroite est un enchevêtrement de gens, de cris, de tissus et d'étals. C'est vendredi, jour de fête. En revanche, le hall de la gare est entièrement désert. Sous ses voûtes sont passées des armées françaises, ainsi que des marchands d'esclaves et un jeune Che Guevara qui partit de ce terminus avec l'ambition de soulever les masses africaines. Mais aujourd'hui, on ne voit aucun train le long des quais, aucun passager, aucun bagage. Même les billetteries sont fermées. Seul le bar de l'entrée est ouvert. Un long comptoir poussiéreux devant des rangées de verres et de tasses en attente sur des étagères presque vides. Le savoir-vivre requiert de patientes salutations.

- Bonjour, comment ça va?
- Bien, Dieu merci. Et vous?
- Bien, merci.
- Et la santé?
- Bien, Dieu merci.
- Et le travail?
- Bien, Dieu merci.
- Et la famille?
- Bien, et votre santé?
- Bien, Dieu merci.
- Et votre travail?
- Bien, Dieu merci.
- Et la famille?
- Bien, Dieu merci.
- En quoi puis-je vous aider? finit par demander le barman.
- Je dois aller à Bamako. Est-ce qu'il y a un train demain matin?
- Oh! Bamako. Non, pas de train demain.
- Et quand est-ce qu'il y en aura un?
- Le train arrive lundi, si Dieu le veut. Peut-être.
- Et quand est-ce qu'il repart?
- Mercredi. Ou bien samedi, si Dieu le veut.

– Mais aujourd’hui c’est vendredi. Pas de train pour Bamako avant samedi prochain, qu’est-ce qui s’est passé ?

– Un train a déraillé à Kidira, il faut le remettre sur les rails.

– Mais quand est-ce qu’il a déraillé ?

– Quand ? Bof. En tout cas on nous a dit que demain il n’arrive pas. Venez demander lundi.

– Et comment on peut aller à Kidira sans prendre le train ?

Le barman consulte deux autres serveurs en wolof.

– Il y a un car, dit-il au bout d’un moment, mais il est parti hier. Le prochain part jeudi. Peut-être .

– Et si on est pressé d’arriver à Bamako ?

– Mon ami, en Afrique personne n’est pressé d’arriver. Mais si vous pouvez vraiment pas attendre à Dakar, vous pouvez prendre un *al hamdoulillah*.

– Un Dieu-Merci ?

La perplexité suscitée par ce mot arabe fait rire le barman.

– Oui, un grand merci à Dieu, répond-il, pour toutes les fois où il nous conduit à destination sains et saufs. Les *al hamdoulillah* c’est les taxis collectifs, ils partent du marché. Je sais pas s’ils vont jusqu’à Kidira, si Dieu le veut. Mais vous pouvez demander.

– Bien sûr, je peux demander. Si Dieu le veut.

Rue Alpha Hachamiyou Tall, dans le quartier résidentiel. Une longue file d’hommes et de femmes attend qu’il se passe quelque chose devant le mur et les barbelés d’une grande villa. Vues de loin, les couleurs des peaux et des vêtements se fondant dans la chaux blanche du crépi ressemblent à un gigantesque *murales*. Ils attendent leur tour en suant sous le soleil. Nombre d’entre eux pressent leur langue contre leurs dents et font gicler des jets de salive sur l’asphalte. Il faut les observer un moment pour en découvrir le mécanisme. Ils n’ont certainement rien bu depuis l’aube, car c’est le mois du Ramadan. Et la chaleur, la soif et la faim du jeûne provoquent une salivation excessive. Un employé sénégalais en uniforme kaki se fait remettre les papiers et les photos à travers une fente sous le verre blindé de la loge. Puis il appelle le suivant. L’attente dure une demi-heure. Les horaires affi-

chés sur le guichet indiquent qu'il ne reste que quelques minutes avant la fermeture.

– Bonjour, comment allez-vous? demande l'employé en français.

– Bien, Dieu merci.

– Mais vous êtes italien?

– Oui, je voudrais...

– Je vous en prie, je vous en prie, vous pouvez entrer, s'empresset-il de dire.

Le portail s'ouvre avec un déclic métallique sous l'objectif d'une grosse caméra. Tout est sous surveillance électronique dans cet avant-poste de la forteresse Europe. Trois marches conduisent à l'intérieur du bureau d'immigration de l'ambassade italienne, où règne la politesse typique des sièges diplomatiques. Une employée avertit aussitôt le premier secrétaire.

– Il y en a du monde qui fait la queue dehors!

Le jeune consul sourit comme s'il s'agissait d'une évidence. Drapeau national, drapeau européen, photo du président accrochée au-dessus de sa tête: on se croirait dans quelque bureau public européen, bien ordonné, propre, frais.

– Alors, qu'est-ce qui vous amène ici? demande-t-il en se levant de son fauteuil pour me serrer la main.

– Eux, dehors, qui font la queue.

Le premier secrétaire se tourne vers la fenêtre à sa droite.

– C'est comme ça tous les jours de toutes les semaines. Nous recevons hebdomadairement environ cent cinquante demandes de visa. Multipliées par cinquante-deux semaines par an, je vous laisse faire le calcul.

– Seulement cent cinquante visas par semaine: ça fait moins de huit mille visas par an. Je croyais que les gens d'ici qui souhaitent venir en Europe étaient beaucoup plus nombreux.

– Ils sont effectivement beaucoup plus nombreux. Je ne parle que des demandes que nous retenons. La plupart sont écartées parce qu'incomplètes ou peu fiables.

– Donc vous accordez huit mille visas par an, plus ou moins.

– Non non, répond le jeune consul d'un ton catégorique,

les demandes que nous retenons, même si elles sont complètes et, disons, fiables, ne se transforment pas toutes en autorisations d'entrée. Au bout du compte, nous ne délivrons pas plus de deux mille visas par an. La moitié pour les femmes ou les enfants qui vont rejoindre des membres de leur famille en Italie. Quant au reste, ce sont des visas de courte durée pour affaires ou tourisme. Les procédures de regroupement familial sont relativement longues, mais dans ce cas-là, la réponse dépend de la vérification par les autorités locales de l'appartenance effective à la famille. Il y en a beaucoup qui essaient d'obtenir le visa avec de faux certificats ou de fausses attestations. Ici le taux de natalité est très élevé et ils tentent souvent d'attribuer leurs propres enfants à des membres de la famille se trouvant déjà en Italie. Mais la loi n'accorde pas le regroupement aux neveux ou aux cousins.

– Et quels sont les délais avant d'obtenir un visa pour affaires ou tourisme?

– On accorde les visas à court terme en quelques jours, si toutes les garanties sont réunies, bien entendu: autosuffisance économique, motivations valables, bref ils doivent nous fournir la garantie qu'ils reviendront à l'expiration de leur visa.

– Et donc il y a au moins six mille Sénégalais déçus par an. Plus tous les autres, certainement des milliers, dont les demandes ne sont pas retenues pour les raisons que vous avez mentionnées. Plus les dizaines de milliers de personnes qui ne peuvent même pas se rendre à l'ambassade. Et ça doit être pareil pour toutes les ambassades européennes. La roulette, en somme.

– Appelez ça comme vous voulez, mais malheureusement c'est ainsi. Il n'y a pas que des Sénégalais. Il y a aussi des ressortissants de la Mauritanie, du Mali et de la Guinée-Conakry qui s'adressent à notre ambassade. On ne peut pas donner un visa à tout le monde, ça va de soi. Saviez-vous que certains touristes italiens qui viennent ici en vacances veulent rentrer en Italie avec un ami, par exemple celui qui leur a servi de guide? Ils s'y attachent et veulent l'aider.

– Et vous, qu'est-ce que vous faites?

– En général, nous refusons ces visas, bien entendu, répond le jeune consul.

– Bien entendu. Mais personne ne demande à venir en Italie pour travailler?

– Pour ce qui est du travail et des études, il faut entrer dans les quotas, en fonction des flux d'entrées décidés d'une année sur l'autre par le gouvernement. Le problème c'est que le Sénégal n'a pas droit à des quotas, il rentre dans la même catégorie, disons, que le reste du monde. L'ambassade recueille tout de même les demandes, et le ministère des Affaires étrangères nous avertit dès que le seuil des places disponibles est atteint.

– Et combien de places l'ambassade de Dakar réussit-elle à s'octroyer?

Le premier secrétaire sourit.

– Oh, pas beaucoup. Quand tout se passe bien, quelques centaines. Jamais plus de quatre cents par an. Les pays avec lesquels l'Italie a des accords directs, comme l'Albanie ou la Tunisie, passent en premier. Comme vous pouvez l'imaginer, le reste des places part en quelques jours. Je dirais même en quelques heures.

– Donc les gens d'ici ne peuvent entrer en Italie que s'ils ont déjà un mari, un père ou un fils là-bas, vu que l'émigration sénégalaise est surtout masculine. Ou bien s'ils ont assez d'argent pour partir en vacances. Ou bien s'ils ont déjà un travail bien rétribué ici, par exemple s'ils sont entrepreneurs, commerçants ou représentants avec des intérêts internationaux.

– C'est ça.

Le sourire du jeune consul souligne encore une fois le caractère inéluctable du monde et de ses lois.

– Et maintenant il faut que je vous quitte. Il y a eu une tentative de coup d'État en Mauritanie et je dois m'occuper du sort d'une quarantaine de compatriotes. En tout cas, ajoutez-il, cette année la pluie a été généreuse. Faites bon voyage.

– Excusez-moi, en quel sens la pluie a-t-elle été généreuse?

– Dans le sens où il a plu après deux ans de sécheresse. La pluie joue pour beaucoup dans ces choses-là. Chaque fois qu'il y a une sécheresse, l'absence de récolte pousse des milliers de familles des campagnes vers Dakar, où leurs conditions de vie empirent, et c'est comme ça qu'augmente le

nombre de gens qui, disons, font une seconde tentative de migration, mais cette fois de l'Afrique vers l'Europe. Si ça se trouve, c'est toujours les mêmes, ceux qui sont arrivés de la campagne il y a trois, quatre ou cinq ans. Et puis l'économie se porte mal. Quarante pour cent du PIB des pays de la zone francophone reposait sur les richesses de la Côte d'Ivoire. Et là-bas la situation est désastreuse à présent. La seule chose qu'il faut espérer, c'est qu'il pleuve.

– Espérons qu'il pleuve.

Le problème n'a pas été résolu. Comment arrive-t-on à Kidira?

Une fumée et une odeur de poisson frit s'élèvent d'une baraque construite entre l'océan et la route côtière qui mène au Cap-Vert. Quelques tables en plastique exposées au vent, des poêles graisseuses et noircies sur un fourneau en fer rouillé. Un comptoir en bois cloué sur quatre troncs d'acacia et un frigo d'occasion constellé d'autocollants colorés et d'écussons d'équipes de foot français. Les cheveux défrisés de la serveuse sont attachés en queue de cheval, laissant voir son très long cou. Elle porte une chemise blanche élimée, un chandail bleu et un paréo sombre noué autour de sa taille, qui lui couvre les jambes jusqu'aux pieds. Sa tenue révèle des intentions secrètes, des ambitions, des décisions déjà prises. Si le bas de son corps est encore enveloppé de tradition, le haut a déjà épousé la mode européenne.

– Français? Anglais? demande-t-elle en faisant le tour de la table.

– Italien.

– Oh! Italien. Soyez le bienvenu.

– Je suis désolé, je sais que c'est le mois du jeûne. Mais je suis en voyage, et j'ai rien mangé depuis hier soir.

– Ah! pas de problème, moi non plus je jeûne pas.

Elle prend la commande et disparaît à l'intérieur de la baraque. Au bout d'une dizaine de minutes, un adolescent pieds nus arrive de derrière la construction en bâillant. Il porte un pantalon usé et un gros pull en laine à col montant déchiré au niveau du torse, des épaules, du dos: les fentes sont symétriques, calculées, comme si elles avaient pour fonc-

tion de faire circuler plus d'air sur sa peau. Le garçon se saisit d'un éventail de branches tressées. D'un geste sec, il tire de leur repos quelques dizaines de milliers de mouches très noires. Elles profitaient du dernier soleil de la journée, agrippées au dos d'une vingtaine de gros pendentifs luisants comme des fuseaux d'argent, qui sèchent sur un châssis en bois, la queue transpercée par un clou. Peut-être des morues. L'un des poissons atterrit dans la poêle en soulevant un nuage de vapeur accompagné du grondement des gouttes d'eau giclant tout autour au contact de l'huile bouillante.

– Voilà la limonade au gingembre, dit la serveuse en posant un grand verre sur la table. T'inquiète pas pour les mouches, c'est du poisson pêché ce matin. La friture, ça désinfecte tout.

– Je m'inquiète pas.

Elle accueille la réponse avec une moue qui lui plisse les joues. Mais elle ne s'éloigne pas et reste là, immobile. Peut-être attend-elle le bon moment pour laisser libre cours à sa curiosité.

– Que fait un Italien au coucher du soleil sur la route du Cap-Vert?

– Il cherche un moyen de transport pour arriver à Kidira.

– Ah! Kidira? Mais c'est loin.

– Tu y es déjà allée?

– Non, mais je sais que c'est loin. Attends, je demande à mon frère.

Le garçon qui s'affaire devant la friture de morue répond par un haussement d'épaules à la question en wolof.

– Combien tu veux pour m'emmener avec toi? demande soudain la fille.

– À Kidira?

– Non, en Europe. Tu vas bien rentrer chez toi un jour ou l'autre, non?

– Oui, mais moi je rentrerai chez moi en passant par Kidira.

Elle le regarde, les mains à plat sur la table. Elle ne comprend pas.

– J'irai à Kidira, à Bamako, à Agadez, puis jusqu'en Libye à travers le désert. Et de Libye jusqu'en Italie. C'est ça mon voyage de retour.